

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).  
Les liens sont valides au 17 mars 2010. Version 4 (27 mars)*

*Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.*

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

### Mercredi 20 janvier 2010



*Soit dit en passant, la peinture et le travail de la boue — ou de la pâte à modeler  
— est une des activités psychothérapeutiques qu'il nous est indispensable de  
pratiquer avec des malades qui précisément — pour des raisons diverses — ne  
peuvent pas faire  
des sculptures avec l'air des paroles.*

**Francesc Tosquelles,**  
**Fonction poétique et psychothérapie (1985),**  
**Érès, 2003, p. 23.**

**Giuseppe Penone**  
*Soffio 6 (Souffle), 1978*  
Terre cuite, 158x75x79  
photo Adam Rzepka, 2004

<http://www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-penone/popup06.htm>

Jean OURY *Le hors-temps*/janvier 2010 (5)

## Le hors-temps

### Pour démarrer

Dans ces premières minutes, il sera notamment question de brouettes et plus spécialement des brouettes achetées, disparues depuis (volées ?) destinées au groupe (*petit groupe* : deux volontaires) créé pour nettoyer le parc de La Borde des mégots et autres détritus...

### Parler des absents

« J'ai téléphoné comme d'habitude à notre camarade **Jean Ayme**. Je rappelle : c'est grâce ou la faute à Jean Ayme qu'il y a le séminaire de Sainte-Anne ! (...) ..."Si je suis nommé à Sainte-Anne, la première chose que je ferai, c'est que tu feras un séminaire !"»

Alors, je dis : Jean Ayme vous dit bonjour ! Je lui ai dit tout à l'heure : je dirai que tu dis bonjour. Il vous souhaite une bonne année...»

*Écouter Jean Ayme*

<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/index.php?cat=eayme>

### Les annonces

>>

Jean Oury commence par lire une lettre qu'il a reçue de la **Coordination des intermittents et précaires d'Ile-de-France**.

Paris, le 16 janvier,

Monsieur Oury,

*Je me permets de vous écrire afin d'attirer votre attention sur un lieu que nous défendons depuis plusieurs années, à Paris. La "Coordination des intermittents et précaires" : c'est un lieu d'organisation politique et social, ouvert et convivial qui accueille chômeurs, précaires, intermittents et qui continue à sa façon à rendre les rapports de subordination actuels un peu moins étouffants. Ce lieu est actuellement menacé par les 'municipiens' et notre maire Bertrand Delanoë. En effet, un vaste projet de restructuration urbanistique vise à détruire le quartier pour construire un ensemble de constructions à destination des ménages aisés.*

*La Mairie rechigne à reloger notre belle maison des précaires et nous assigne en justice avant d'envoyer les bulldozers. Nous avons écrit un texte d'appel à soutien et nous serions très heureux que vous fassiez partie des signataires. Nombre d'entre nous ont depuis plusieurs années assisté à votre séminaire de Sainte Anne et si notre projet a grandi et mûri, c'est en grande partie parce que nous avons un point d'extériorité tel que ce séminaire et la pensée qu'il déplie...*

*Avec nos salutations les plus sincères,  
la Coordination...*

<http://soutien-cipidf.toile-libre.org/>

>>

Séminaire de Marie-José Mondzain, ateliers Varan, dialogue avec Jacques Rancière sur « le maître ignorant ».

<http://www.ateliersvaran.com/spip.php?article109>

« Le maître ignorant »,

Entretien avec Jacques Rancière, *Vacarme*, n°9, automne 1999

<http://www.vacarme.org/article997.html>

>>

Bruxelles, 22 janvier, matinée de Psychothérapie institutionnelle, ouverture d'un cycle (10 matinées) en vue de faire un DU comme à Lille, avec Jean Oury.

<http://www.yapaka.be/professionnels/evenement/matinees-de-la-psychotherapie-institutionnelle>

>>

Paris, Université Paris VII, DU de psychothérapie institutionnelle, chaque jeudi suivant le séminaire de Sainte-Anne

<http://www.univ-paris-diderot.fr/sc/site.php?bc=formations&np=MENTIONDIP?ND=12>

>>

Bergerac, 27 mars, XXIV<sup>e</sup> journée nationale de psychothérapie institutionnelle, « Devenir de la psychiatrie, du médico-social et de la pédagogie aux regards de l'histoire »

<http://www.balot.fr/Le-samedi-27-mars-2010-a-Bergerac.html>

## Les annonces (bis)

« pour en revenir au thème... », Jean Oury va s'engager sur ...

[premier mouvement]

### La fabrique du soin

>>

Reims, 25-26 juin, Rencontres de la C.R.I.E.E., organisées par Patrick Chemla, autour du thème « La fabrique du soin » en écho à la « la fabrique du pré » dont parle souvent Jean Oury.

<http://www.textes-psy.com/spip.php?article1172>

Un numéro d'*Institutions*, « La fabrique du soin »  
n° 20, mars 1997

[http://institutions.ifrance.com/pages\\_textes/anciens\\_numeros/institutions\\_n20/page20.htm](http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/page20.htm)

Jean Oury a proposé à Patrick Chemla un titre d'intervention, un peu « casse-croûte », dit-il...

Le transmissible et le transfert  
dans l'agencement collectif d'un 'lieu de soin'.  
Analyse de l'aliénation sociale  
et des composantes pathoplastiques.  
La prévalence des catégories  
du 'singulier' et du 'sérieux'.

>>

Blois, 28 février, une journée sur les problèmes de l'inceste (réunion mensuelle depuis 1983 d'un groupe de travailleurs sociaux)

Jean Oury a proposé comme titre à son intervention :

L'inceste : la jouissance institutionnelle

La séance de ce mercredi va être une suite de *spiraes*, de mouvements, reprenant les concepts ou les hypothèses contenues dans ces deux titres. La question de la **logique**, ou d'un mode logique (*mon ignorance me fait prendre des précautions dans l'usage de ce terme*), est omniprésente.

### ➤ Le fonctionnement de l'établissement : logique dyadique, logique incestueuse,

Le fonctionnement même des établissements est une logique incestueuse, qui fonctionne à deux dimensions et pas à trois.

Jean Oury va citer une intervention ancienne de Michel Balat au séminaire de Sainte-Anne dans laquelle celui-ci avait critiqué la position (**dyadique**) d'Émile Benveniste sur le problème du sacré pour en proposer une analyse **triadique**.

Michel Balat a retravaillé cette intervention pour un numéro d'*Institutions*

Michel Balat, « Le sacré et la feuille d'assertion »,  
*Institutions*, n° 21, septembre 1997.

<http://balat.fr/Le-sacre-et-la-feuille-d-assertion.html>

« S'il est quelque chose de frappant dans l'analyse que ce dernier fait des mots du sacré, c'est la méthode. Elle est entièrement sous le signe du dyadisme, de l'opposition des termes. "Un fait frappant est que, presque partout, pour la notion de sacré, nous avons non pas un seul terme, mais deux termes distincts" (p. 185), énonce-t-il, alors que le corps même du texte en comporte trois en latin : *Sacer, Sanctus* et *Profanum*, et trois autres en grec, *Hierós, Hósios* et *Hágios*. On pourrait objecter que "profanum" ne concerne pas le sacré. (Objectons à l'objection : recevoir un uppercut d'un boxeur professionnel ne serait pas une expression de la boxe du fait que la victime n'est pas elle-même un boxeur professionnel.) Quant aux trois grecs, ils sont cités l'un après l'autre comme têtes de chapitre des passages analysant les mots employés pour parler du sacré dans cette langue.

Il y a non seulement trois termes dans ces deux langues, mais, dans l'analyse dyadique de Benveniste, on trouve toujours des systèmes ternaires masqués. En effet, si, comme représentation, "sacer" se distingue de "sanctus" ("Il y a en

latin deux mots, *sacer* et *sanctus* ; leur relation, au point de vue morphologique, est parfaitement claire" (p. 187)), son sens, son objet immédiat, comporte deux éléments opposés "sacré (proprement dit)" et "impur" ("c'est aussi en latin qu'on découvre le caractère ambigu du sacré : consacré aux dieux et chargé d'une souillure ineffaçable, auguste et maudite, digne de vénération et suscitant l'horreur" (p. 188)) et son interprétant immédiat, sa signification, contient l'opposition "profane/non-profane" ("C'est en latin que se manifeste le mieux la division entre le profane et le sacré"[p. 187/8]).

Cela étant dit, la méthode sur laquelle nous avons des réserves n'est pas mise en oeuvre par n'importe qui. [...] »

## ➤ Le fonctionnement de l'établissement : logique dyadique, comportements de pouvoir obscènes

Jean Oury avait déjà dit ces choses, autrement (« sous une forme moins ramassée ») :

Le fonctionnement hiérarchique, bureaucratique, qui a envahi toutes les sphères (recherche, éducation, organisation sociale, usines, etc.) est basé sur une logique à deux termes, une logique binaire qui développe, des comportements de pouvoirs 'obscènes' et entraîne des dérives

▶ Le directeur qui se prend pour *Le directeur* ;

D'où la nécessité de bien différencier **statut** — **rôle** — **fonction**

▶ Même dans une équipe hétérogène, multidisciplinaire, la rivalité qui réapparaît très souvent. Cette rivalité étant résistance, mais à quoi ?

▶ Le soin qui va être envisagé comme l'application d'une science, d'un savoir, avec fiches, etc...

Jean Oury s'insurge contre les fiches d'évaluation. Un médecin qui ne s'évalue pas en permanence n'est pas un médecin !

➔ C'est un problème de fond à travailler sur le plan de la **logique**

## [1] Le hors-temps/La rencontre

Jean Oury va tenter différentes façons de mettre en question le problème :

▶ Le hors-temps, c'est en dehors du temps ?

▶ Est-ce qu'on peut dire qu'on ne pourrait pas parler du temps s'il n'y avait pas de hors-temps ?

➔ Logiquement, il faut **être un peu en dehors du temps** pour parler du temps ! Ça peut sembler absurde...

▶ Reprendre la vision du temps par les philosophes (Henri Bergson, Martin Heidegger, René Descartes...), mais cela demande... du temps.

Et il ne s'agit pas non plus de se protéger par un statut de 'praticien' pour refuser tout travail théorique (*C'est ma façon de résumer*).

Dans la pratique de tous les jours, pour un psychanalyste, il y a le temps de la séance (et ça dépend des 'écoles'), mais il y a aussi des choses qui ne sont pas comptables comme ... la **rencontre**.

Jean Oury pointe le chemin pour travailler cette notion (Aristote, Stoïciens, Lacan).

*Cf. dans les prises de notes, depuis le début.*

Cette fois-ci, il va insister sur le passage du Séminaire XI de Lacan où il est question du rêve repris dans la *Traumdeutung* de Freud. (« Père, ne vois-tu pas que je brûle ? »)

Jacques Lacan, *Séminaire XI (1964),  
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,  
Seuil, Points, 1973*

<http://staferla.free.fr/>

« Cette phrase dite à propos de la fièvre — est-ce qu'elle n'évoque pas pour vous ce que, dans un de mes derniers discours, j'ai appelé la cause de la fièvre ? L'action, si pressante soit-elle selon toute vraisemblance, de parer à ce qui se passe dans la pièce voisine — n'est-elle pas peut-être, aussi, sentie comme de toute façon, maintenant, trop tard — par rapport à ce dont il s'agit, à la réalité

psychique qui se manifeste dans la phrase prononcée ? Le rêve poursuivi n'est-il pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée ? – la réalité qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment, en un indéfiniment jamais atteint réveil. Quelle rencontre peut-il y avoir désormais avec cet être inerte à jamais – même à être dévoré par les flammes – sinon celle-ci qui se passe justement au moment où la flamme par accident, comme par hasard, vient à le rejoindre ? Où est-elle, la réalité, dans cet accident ? – sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal, au moyen de la réalité – d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps, reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé.

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour se réveiller. [...]

Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présente de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient.[...] [12 février, p. 69-70]

« Si on est positiviste, on dit : Bah oui, le type il a rêvé ça, parce que ça sentait le cramé, y avait de la fumée, ça lui a chatouillé les narines et puis là-dessus il s'est mis à voir son fils qui vient lui dire : je brûle.

Lacan a raison, c'est plus compliqué que ça.

Ça met en question quelque chose qui ne se **dit** pas ! Ça met en question disons les relations impossibles, lointaines, inatteignables, du mystère, en fin de compte, qu'il y a entre le fils et le père. »

➔ C'est cette dimension inatteignable qui compte le plus.

**Jean Oury** la rapproche de la question du hors-temps

## [2] Le hors-temps/Le Réel

Ce que met en question le hors-temps :

### ➔ Le Réel (de la triade Réel/Symbolique/Imaginaire)

Le réel inatteignable, qui se manifeste peut-être indirectement mais qui est là, tout le temps...

Jacques **Lacan**, **Séminaire XI (1964)**,  
**Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse**,  
**Seuil, Points, 1973**  
<http://staferla.free.fr/>

« Aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel.

Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre essentielle qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. » [12 février, p. 64]

Dans toute 'institution' (école, dispensaire, famille, ...), des « quantités d'équations » sont laissées un peu en friche...

Ne pas être dans une logique trop obsessionnelle, ne pas chercher forcément à tout savoir...

Ce qui se passe qui est inatteignable... C'est ça qui compte et pas ce qui se voit...

➔ **On est dans une autre logique**

## [3] La fabrique du soin

La thématique proposée par **Patrick Chemla**, c'est, dit-il comme un rappel de la fabrique du pré, dont parle depuis longtemps **Jean Oury**.

### ➤ La fabrique du pré

À partir de **Francis Ponge**

L'élan retenu qui donne forme à l'herbe (sinon elle deviendrait un baobab !)

Mais cette chose la plus simple — une herbe qui pousse — met en question toute une **logique**

*Cf. dans l'ensemble des prises de notes*

### ➤ La fabrique du « per »

Aux rencontres de la C.R.I.E.E. de 1994, **Patrick Chemla** a présenté un exposé sur la « Fabrique du per »

*(Je n'ai pas réussi à trouver ce texte)*

À quel *niveau* se trouve-t-on ?

### ➤ La mise en forme, **Gestaltung**

*Cf. dans l'ensemble des prises de notes.*

**Jean Oury** insiste toujours sur la distinction à faire entre forme, **Gestalt** et mise en forme, **Gestaltung**.

Il rappelle sa discussion avec **Henri Maldiney** à Beaubourg.

Et cette **logique** qu'implique la prise en compte de la **Gestaltung**, si on n'en tient pas compte, on ne peut avoir aucune approche de **l'autre** !

*(Pour en arriver là JO a 'remplacé' l'herbe par ...  
un pensionnaire (de La Borde) (!),  
même si la question est bien plus compliquée que ça... — )*

## [4] Le temps logique

Ce qui « compte » :

### ➤ L'instant de voir

Jacques **Lacan**,  
« **Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée** »,  
paru en 1945 dans les **Cahiers d'art, 1940-1944, p. 32-42.**

Cette première version a été partiellement modifiée  
lors de sa seconde publication en 1966 dans les *Écrits*.  
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1945-03-00.doc>

« LA MODULATION DU TEMPS DANS LE MOUVEMENT LOGIQUE :  
L'INSTANT DU REGARD, LE TEMPS POUR COMPRENDRE ET LE MOMENT DE  
CONCLURE.

Il s'isole dans le sophisme trois moments de l'évidence, dont les valeurs logiques se révéleront différentes et d'ordre croissant. En exposer la succession chronologique, c'est encore les spatialiser selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes. Montrer que l'instance du temps se présente sous un mode différent en chacun de ces moments, c'est préserver leur hiérarchie en y révélant une discontinuité tonale, essentielle à leur valeur. Mais saisir dans la modulation du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, seul subsistant le dernier qui les absorbe ; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. C'est ce que nous allons tenter à partir d'une formulation, aussi rigoureuse que possible, de ces moments de l'évidence. »

➔ « L'instant de voir » n'est pas pris dans le temps de l'horloge !

## ➤ Le temps et ses modalités

Jean **Oury**, avec son style, reprend la question à partir des travaux de **Henri Maldiney** dans *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, sur le temps, notamment la question du parfait.

Il fait remarquer que **le présent**, c'est **logiquement** très difficile à définir.

À tel point que dans le chapitre sur le temps de son livre, **Henri Maldiney**, quand il arrive au présent : il n'en parle pas.

Il introduit le *Zeit*. Le temps, en allemand. Il n'ose pas.

Alors il met... avant... mais y a des choses qui se passent, comme ça, répétitives, mais qui n'ont pas d'avenir, qui n'ont pas de passé. Très important, ça. Ça ne veut pas dire qu'on n'existe pas !

**Henri Maldiney,**  
*Aîtres de la langue et demeures de la pensée,*  
**L'Âge d'Homme, 1974.**  
(épuisé)

**Chapitre II « Temps et présent. L'origine », p. 31-32.**

« La psycho-systématique du système verbal dévoile l'opposition et la conjonction des deux extrêmes de la temporalité, dont la tension est le moteur du système. La chronogénèse (longitudinale) s'élabore de l'aspect du temps, d'Aïôn à Zeit – et chronos en est l'intention. D'elle est inséparable le développement d'une chronothèse (latitudinale) dont le *kairos* est le point d'éclatement. La chronothèse s'origine visiblement au présent de l'indicatif. Mais déjà au niveau des modes apparaissent deux sens du temps – dont témoigne non seulement le subjonctif des langues romanes et du français mais aussi le subjonctif grec qui s'explique dans un temps efférent du présent, en opposition à tous les autres modes. Cette double 'unilatéralité indéterminée' du temps des modes prépare l'unité 'bilatérale déterminée' du temps à l'indicatif. De même, en français, les aspects du quasi-nominal, incidence pure de l'infinitif, décadence pure du participe passé, incidence-décadence du participe présent s'expliquent l'un avec l'autre dans un temps scalaire impersonnel, mais où se décèle la première forme de la présence – qui est la projection.

Présence est synonyme d'être-là. Le là de l'être-là comme présence est le même que le là du monde auquel elle est. C'est précisément ce que rend possible la projection. Mais le sens de ce là n'est pas simple. En lui s'articulent deux

dimensions : l'y être et l'être ici (note). Être là c'est tout à la fois être ouvert au monde, mieux : être l'ouverture du monde et être exposé au monde, se trouver compris sous son horizon. D'où le double statut du présent : origine et limite du temps, lieu d'avènement et d'événement.

(note) Là s'oppose à ici, comme lieu où je suis, que j'occupe. Mais souvent le langage courant les identifie : "Où es-tu? – Là ". Même en ce cas sa signification première n'est pas abolie. Là est équivoque, car si celui qui parle dit là pour ici, c'est qu'il désigne contradictoirement son ici absolu en se plaçant au point de vue de l'autre ("Là où je suis ici tu peux venir")

Présent et présence viennent du latin *prae-sens*. Par *praesens*, on entend non pas proprement "ce qui est là", mais "ce qui est à l'avant de moi" donc "imminent, urgent" (E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 135) »

*Pour des citations du livre*  
[http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab\\_carnet2.html#210606](http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606)  
*Une autre séance du séminaire, juin 2007*  
[http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO\\_070620.pdf](http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf)

>> Dans son séminaire, Jean **Oury** a déjà parlé du parfait comme temps de l'épique, sans **chronothèse**. Il donne l'exemple du personnage d'Achille, chez Homère. C'est aussi bien dans le passé, maintenant, que ...plus tard... C'est pas situé.

>> Jean **Oury** pense à des gens qui semblent dans le parfait (toujours les mêmes, pas de surprise quand on les rencontre, comme sans passé ni avenir. Il parle aussi de la « mélancolie suédoise » : ceux qui ne supportent pas la tombée du jour.

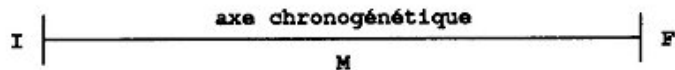
Il faudrait revenir, dit-il, sur toutes ces questions (parfait, chronothèse, passé, avenir, ...)

*Pour commencer...*  
**Gustave Guillaume**  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave\\_Guillaume](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_Guillaume)  
*Base de données sur les travaux de Gustave Guillaume*  
<http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/>  
*Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1938-1939,*

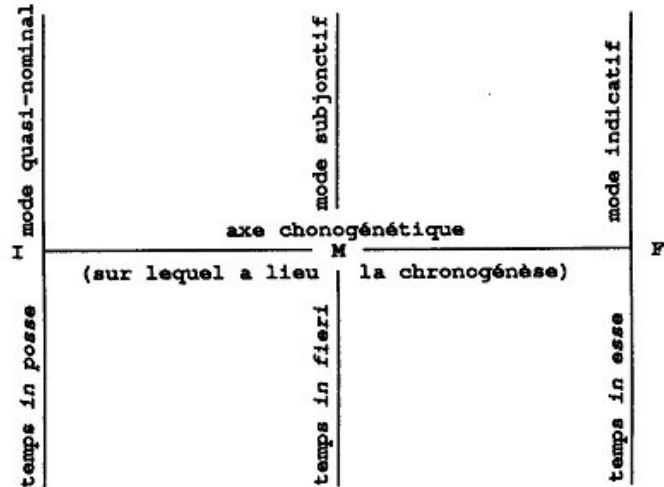
ss la dir. De R. Valin, W. Hirtle, A. Joly,  
Presses de l'Université de Laval (Québec) et Presses universitaires de Lille, 1992  
« J'ai brièvement indiqué en terminant ma dernière leçon le principe sur lequel je me proposais d'entreprendre l'étude descriptive du système verbo-temporel



français. Ce principe est simple et, je tiens à le faire remarquer, extrêmement concret ; c'est qu'il faut du temps à la pensée, si peu que ce soit, pour engendrer en elle le temps. Ce temps indispensable à la pensée pour engendrer en elle le temps constitue ce que j'ai appelé l'axe chronogénétique.

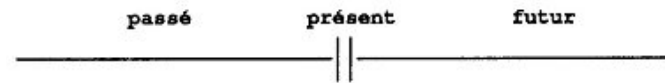


Les profils distincts que la pensée parvient à prendre de l'opération de pensée engagée sur cet axe, opération de pensée que je nomme *chronogénèse*, constituent des moments caractéristiques de la réalisation mentale du temps. Dans une langue comme le français, qui a beaucoup et clairement systématisé, ces profils sont exactement au nombre de trois : départ, milieu, arrivée. Ainsi la chronogénèse comporte dans la langue trois vues d'elle-même, initiale, médiane, finale :

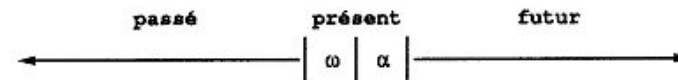


La chronogénèse, spatialisation interne du temps, crée le verbe : sans

chronogénèse explicitement discriminée, pas de verbe. Une remarque importante est que le verbe devient d'autant plus verbe que la chronogénèse avance davantage vers son terme, le mode indicatif. Le verbe est verbe au minimum dans le mode le plus éloigné du mode indicatif, le mode quasi-nominal. Quand la chronogénèse est parvenue à son terme final, sur l'axe qui lui est propre - l'axe chronogénétique - , l'image-temps obtenue est celle du temps *in esse*, dont le propre est d'insérer en lui la coupure du présent et de développer ainsi, d'un côté du présent, le passé, et de l'autre côté, le futur :



Ce premier résultat acquis, qui livre à l'esprit le temps divisé en trois époques, passé, présent et futur, la chronogénèse se poursuit sur place en quelque sorte, sans avancer en elle-même. C'est-à-dire qu'elle se poursuit en *chronothèse*, par le moyen de l'analyse et des conséquences légitimes de cette analyse. Le présent se compose de deux parcelles de temps aussi petites que l'on voudra, une parcelle de passé et une parcelle de futur. C'est la juxtaposition, en un même instant de pensée, de ces deux parcelles qui constitue le présent. J'ai nommé dans *Temps et Verbe* ces deux particules de passé et de futur juxtaposées dans le présent des *chronotypes*, et pour plus de commodité je les ai symbolisées, assez expressivement, par les lettres de l'alphabet grec  $\omega$  et  $\alpha$ . Le chronotype  $\alpha$  représente la parcelle de futur en *énexie* dans le présent, le chronotype  $\omega$  la parcelle de passé en *énexie* dans le même présent. Soit figurativement :



Extérieurement, du côté de  $\omega$  se développe le passé ; du côté de  $\alpha$ , le futur. Aussi longtemps que les deux chronotypes restent liés, la pensée demeure impuissante à s'abstraire du présent, et, quelle que soit l'époque réellement considérée, cette époque, en l'absence d'une disjonction des chronotypes, sera du présent et ne pourra devenir autre chose. Il suffirait par conséquent, et je ne l'ai peut-être pas assez indiqué dans *Temps et Verbe*, que la pensée fût inhabile à dissocier dans le présent les chronotypes composants pour que la langue ne

connût d'autre époque que le présent, lequel en l'occurrence représenterait, faute de terme opposable, l'universalité du temps. Ce qui revient à dire que le seul fait de ne pas savoir disjoindre les chronotypes aurait pour résultat d'empêcher la division du temps en époques distinctes. Autrement dit, cette seule impossibilité, si elle existait, suffirait à annuler le résultat effectif de la chronogénèse et consacrerait en quelque sorte l'inutilité de celle-ci. La faculté de disjoindre aisément les chronotypes apparaît ainsi comme l'une des possibilités que la chronogénèse a dû obstinément chercher à acquérir, puisqu'il n'existait pour elle d'autre moyen de devenir efficace, opérante. »

[début de la leçon du 3 mars 1939]

[http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/result1.asp?filenames=39S0303&wpage=LL12\\_160\\_160](http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/result1.asp?filenames=39S0303&wpage=LL12_160_160)

## [5] La dimension du pathique

En référence à **Viktor von Weizsäcker** et à **Jacques Schotte**, **Jean Oury** introduit la question du **pathique**.

Il parle de dimension ... intuitive, même s'il a horreur de ce terme (genre 'tireuse de cartes')

Au niveau du pathique, dans le rapport à l'autre, on peut dire que quelque chose se manifeste (*c'est ce que je comprends*)

En fonction de l'état de l'humeur fondamentale, la **Grundstimmung** quelque chose va s'inscrire. Il s'agit d'une inscription, pas d'une écriture. Cette inscription modifie quelque chose, mais quoi ?

**Jean Oury, *Il, donc*, UGE, 10/18, 1978, p. 57-58**  
réédité aux éditions Matrice en 1998.

[http://www.laprocedure.com/livres/jean-oury/il-donc\\_9782905642448.html](http://www.laprocedure.com/livres/jean-oury/il-donc_9782905642448.html)

« Les psychotiques, ils nous incitent, ils nous provoquent même d'une façon permanente à nous rencontrer avec là où ils sont le plus proche, avec le Réel, sans qu'il y ait de pathos extraordinaire. C'est là qu'on pourrait voir les rapports entre le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, dans cette zone. Ce que je dis souvent, en prenant le langage de Maldiney, qui reprend Erwin Straus, c'est qu'il y a mise en place d'un moment pathique, une espèce de zone en-deça du *lekton*. Ce que précise Maldiney à partir des catégories stoïciennes : il distingue bien le

*lekton* du *semainomenon*. Ce que certains bousillent sous le nom de signifié. Le *lekton* étant de l'ordre du dicible, ce qui est de l'ordre de la manifestation. Ça rejoint une réflexion de Lacan à propos de la psychose : le psychotique, il est toujours dans un déchiffrement infini et inaccessible du *lekton*, en fin de compte d'un texte, à la limite, non écrit. »

*Sur le dicible, le lekton,  
Cf. dans l'ensemble des prises de notes.*

**Jean Oury** va chercher à articuler la dimension pathique avec :

>> **inscription, rencontre (touché), pathique**

C'est peut-être quand on ne comprend pas que quelque chose est touché.

Toujours se méfier de ceux qui disent : Attends ! Je vais t'expliquer...

>> **une autre logique** : celle des **ensembles flous** ou celle de **fractales** (notamment)

*Cf. les précédentes séances*

## [second mouvement]

## Transpassible et transfert

... Pour travailler « la fabrique du soin » et ne pas « se laisser avoir » par les termes mêmes employés (comme *fabrique, fabrique du soin, fabrique du pré*)...

...il faut parler des **rapports entre le transpassible et le transfert**

## [1] Le diagnostic, le Praecox Gefühl

La rencontre, au moment de la consultation, par exemple (même la première fois) : On *sent*. À condition de ne pas être dans une position de néopositiviste dégénéré ! (les classements qui entraînent des diagnostics « bidons »)

**Jean Oury** fait le rapprochement avec « **l'instant de voir** » et fait à nouveau

allusion au **pathique** (c'est ce qui se passe à ce niveau qui importe et non ce qui se passe au niveau du *gnosique*, des choses qui ne s'écrivent pas. *J'ai du mal à 'résumer'*)  
En revenir à Lacan...

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le transfert (1960-1961)*,  
Seuil, 1991, 2001, p. 11, 21-22.  
<http://staferla.free.fr/>

Dès la première page, **Lacan** affirme que le transfert,

c'est un ordre **logique**

C'est de l'ordre de la disparité subjective, il n'y a pas de réciprocité.

## ➤ La disparité subjective

« J'ai annoncé cette année que je traiterai du transfert dans sa **disparité subjective**, sa *prétendue situation*, ses *excursions techniques*.

[...]

L'intersubjectivité n'est-elle pas ce qui est le plus étranger à la rencontre analytique ? Y pointerait-elle que nous nous y dérobons, sûrs qu'il faut l'éviter. L'expérience freudienne se fige dès qu'elle apparaît. Elle ne fleurit que de son absence.

Le médecin et le malade, comme on dit pour nous, cette fameuse relation dont on fait des gorges chaudes, vont-ils s'intersubjectiver à qui mieux mieux ? Peut-être, mais l'on peut dire que dans ce sens, l'un et l'autre n'en mènent pas large. *Il me dit cela pour mon réconfort ou pour me plaire*, pense l'un. *Veut-il me rouler ?* pense l'autre. La relation berger-bergère elle-même, si elle s'engage ainsi, s'engage mal. Elle est condamnée, si elle y reste, à n'aboutir à rien. C'est en quoi, justement, ces deux relations, médecin-malade, berger-bergère, doivent différer à tout prix de la négociation diplomatique et du guet-apens.

[...]

Pour revenir à la pensée de notre couple intersubjectif, mon premier soin comme analyste sera de ne pas me mettre dans le cas que mon patient ait même à me faire part de telles réflexions, et le plus simple pour épargner est justement d'éviter toute attitude qui prête à imputation de réconfort, *a fortiori* de séduction.

[...]

Ce n'est donc même pas dire qu'il reviendrait en propre à l'analyse de reprendre l'intersubjectivité en un mouvement qui la porterait à une puissance seconde — comme si l'analyste entendait que l'analysé s'enferme pour que lui-même, l'analyste, le tourne. Non, cette intersubjectivité est proprement réservée ou, mieux encore, renvoyée *sine die*, pour laisser apparaître une autre prise, dont la caractéristique est justement d'être essentiellement le transfert. »

## ➤ Le désirant, le désiré, le désirable

C'est l'analyste qui est le désirant et l'analysant, c'est le désiré... Par contre, c'est lui qui fait la demande et il faut pas confondre demande et désir.

Si l'analyste devient le désirable, c'est foutu (C'est une « faute professionnelle », dit JO)

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le transfert (1960-1961)*,  
Seuil, 1991, 2001, p. 23

« En somme, l'analyse est la seule praxis où le charme soit un inconvénient. Il romprait le charme. Qui a donc entendu parler d'un analyste de charme ? »

## [2] Le zéro absolu

**Une catégorie autre que le temps semble nécessaire pour parler du temps.**

C'est pour cela que **Jean Oury** a parlé de zéro absolu.

Résoudre le problème par la référence à un point possible d'émergence (mot dangereux, dit JO — « on trouvera mieux »), qui ne relève pas de la temporalité, qui ne se trouve pas à un niveau « cognitif » mais « pathique », même si le pathique n'explique pas tout.

*Je relève, mais mon ignorance ne me permet pas de comprendre, que Jean Oury précise qu'il ne s'agit pas du 'pathique' au sens de Weizsäcker ou de Schotte (« quand ils parlent de cette sorte d'articulation, c'est pas ça... »*

➔ C'est la nécessité d'un « dehors » **logique**

## ➔ La logique forclusive chez Lacan

Chez Jacques **Lacan**, on trouve le zéro absolu. Il fait la distinction entre le zéro absolu et le zéro relatif, au niveau d'une logique dite « forclusive ».

**Il pose sur une ligne verticale :**

**zéro absolu,  
ligne forclusive,  
désir**

Si le désir se trouve sur la même ligne que le zéro absolu c'est parce que ce n'est pas quelque chose qui se mesure.

Le désir, ça ne traîne pas comme ça (c'est là que ça peut devenir obscène)

Le désir est inaccessible, c'est la grande trouvaille de Freud (« avancée épistémologique extraordinaire !)

Mais le désir est aussi indestructible !

*Cf. les prises de notes de juin 2008*

### [remarques 1]

C'est ce qui fait dire à **Jean Oury** que les réflexions sur les machines désirantes (**Deleuze/Guattari**) sont une sorte de régression, qu'il

rapproche des « **Marginalistes** » de la fin du XIXe siècle.

*Sur la question du désir chez Deleuze/Guattari*

<http://www.paris8philo.over-blog.com/article-4710476.html>

<http://home.nordnet.fr/~jpkornobis/Textes/Desir.html>

<http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=123&groupe=Anti%20Oedipe%20et%20Mille%20Plateaux&langue=1>

*Des extraits de **Dialogues** (Deleuze/Parnet), en fin des prises de notes*

*Sur les théories marginalistes*

**Jean-Michel Le Bot**, « L'économie marginaliste : une science des quantités de jouissance ? », **Tétralogiques**, n° 15, 2003.

<http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?>

[halsid=26k7oii2ej456lm5b286d1f5u2&view\\_this\\_doc=halsls=00201062&version=1](http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?halsid=26k7oii2ej456lm5b286d1f5u2&view_this_doc=halsls=00201062&version=1)

« La pensée de Pareto s'inscrit dans la révision théorique effectuée à partir de 1870 par les "néo-classiques" (W.S. Jevons, C. Menger, L. Walras). Leur but est avant tout politique : démontrer "scientifiquement" les avantages du libéralisme économique en réaction aux thèses socialistes et notamment marxistes qui commencent à rencontrer un certain succès (Marx a publié le *Manifeste communiste* en 1848 et le premier volume du *Capital* en 1867). Pour cela, ils cherchent à trouver des lois des phénomènes sociaux en tous points analogues aux lois énoncées par la physique au sujet des phénomènes naturels. Cette science naturelle de l'échange, cette "physique sociale", leur permettrait de définir comme naturel l'ordre économique et social. [...]

Chez les néo-classiques, dont les conceptions informent très largement la "science économique" contemporaine, l'altérité et le conflit fondateurs du social sont ainsi d'emblée, sinon forclos, du moins déniés, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait qu'il s'agit aussi de justifier le libéralisme économique et de "proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles" (Marx, *Le Capital*. Livre premier, p. 604) [...]

[...] Dans le but de démontrer "scientifiquement" les avantages du libéralisme économique en réaction aux thèses socialistes, ils vont rompre avec la thèse classique de la valeur-travail sur laquelle s'était appuyé Marx et adopter la thèse de la valeur-utilité, selon laquelle la valeur d'un bien est relative à l'utilité marginale d'une portion de ce bien (ce qui leur vaut d'être également désignés comme marginalistes).

**Vilfredo Pareto**, *Cours d'économie politique*, Genève, Droz, 1964, p. 3, cité par Jean-Michel Le Bot.

« L'utilité a généralement dans les auteurs qui ont traité des nouvelles théories le sens d'un rapport de convenance entre une chose et un homme. Mais comme, dans le langage ordinaire, utile s'oppose à nuisible, et que de ces deux sens différents d'un même terme il résulte de nombreuses équivoques, nous devons nous résigner à donner un nouveau nom à l'utilité que nous voulons plus

spécialement considérer. Nous emploierons le terme ophélimité, du grec *ophellimos*, pour exprimer le rapport de convenance qui fait qu'une chose satisfaite à un besoin ou un désir, légitime ou non. Ce nouveau terme nous d'autant plus nécessaire que nous aurons besoin d'employer aussi le terme utile dans son acception ordinaire, c'est-à-dire pour désigner la propriété d'une chose d'être favorable au développement et à la prospérité d'un individu, d'une race ou de toute l'espèce humaine. »

Le désir, c'est inaccessible directement ! Ça n'est accessible que par le transfert ! Et par le transfert pour en arriver au fantasme, qui est l'articulation logique du fantasme, entre le sujet de l'inconscient et ce qui représente le désir, l'objet du désir, l'objet *a*, etc... »

Le désir, c'est inaccessible directement ! Ça n'est accessible que par le transfert ! Et par le transfert pour en arriver au fantasme, qui est l'articulation logique du fantasme, entre le sujet de l'inconscient et ce qui représente le désir, l'objet du désir, l'objet *a*, etc...

C'est très proche de ce dont parle **Gisela Pankow** dans son expression « greffes de transfert ».

## [remarques 2]

*Une petite agitation survient, suite à l'intervention de Danielle Roulot proposant une traduction différente pour « désir indestructible »  
Pour elle, c'est « désir indomptable ».  
Élisabeth Naneix-Gailledrat penche du côté de JO...*

Voici la phrase, en allemand :

« Aber diese vom Traümer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den **unzestorbären Wunsch** zum Ebenbild Jener Vergangenheit gestaltet. »

**Sigmund Freud**, *L'interprétation du rêve (Traumdeutung) (1900)*, Puf  
[http://www.puf.com/wiki/Quadriges:L%27interpr%C3%A9tation\\_du\\_r%C3%AAve](http://www.puf.com/wiki/Quadriges:L%27interpr%C3%A9tation_du_r%C3%AAve)

*Dans les dictionnaires allemand-français,  
zerstören, c'est : détruire*

Pour **Jean Oury**, c'est toute cette chaîne logique qui a sauté complètement avec l'*Anti-œdipe* de **Deleuze-Guattari**.

Le problème de l'inconscient (*Unbewusst = insu*) était supprimé.

➔ **le désir est hors-temps**

*C'est une hypothèse...*

*...« quitte à revenir là-dessus » dit JO*

Le *Praecox Gefühl* dont parle **Rumke**, ... quelque chose de l'ordre du désir...

## ➔ Greffes de transfert, espace du dire

« Les greffes de transfert — institutionnellement — on a affaire qu'à ça ! »

**Jean Oury**, « Transfert et espace du dire »,  
*L'information psychiatrique*, 59, 3, 1983

<http://royalcaute.blogspot.com/2007/12/jean-oury-transfert-et-espace-du-dire.html>  
<http://www.john-libbey-eurotext.fr/fr/revues/medecine/ipe/sommaire.phtml>

« Quelque chose va se manifester là sans être vu, ou, ça se voit tellement que ça crève les yeux ; mouvement d'une présence, déploiement. Cette ligne de déploiement d'une présence, j'avais été amené à la rapprocher de l'élaboration à propos du Dire, de Lévinas. Autrement dit, "ce qui se passe", c'est du Dire, et de la présence au sens de Anwesenheit et Unverborgenheit. "Ce qui se passe" va permettre un déploiement de présence sous forme de dire. S'il y a possibilité qu'il y ait du Dire - le dire ne se manifeste pas d'une façon audible - ça va permettre qu'il y ait une articulation possible de la parole. Et c'est par la parole qu'advient le Dit. Le Dit est le résultat d'une machinerie, qui fait qu'on peut parler et qu'il peut y avoir du dire. C'est un travail permanent ; il y a une tendance des espaces du Dire à dégénérer en espaces de pseudo-confort ; on pourrait appeler ça un mouvement de "dédire".

Si on arrive à créer des espaces où il y a du Dire, ça permet d'avoir quelque chose qui va articuler l'espace avec ce qui peut en être d'une dimension

analytique. J'ai déjà parlé de l'articulation de "l'espace du Dire" avec ce que G. Pankow appelle "greffe de transfert". Pour qu'il y ait greffe de transfert, il est nécessaire de travailler sur l'espace du Dire.

Il me semble que cette machinerie du dire se rapproche de ce que Lacan a formulé il y a plus de dix ans, en parlant de "lalangue". Lalangue, quelque chose qui n'a pas valeur universelle mais qui permet qu'il y ait de la langue (et des linguistes !). Ce n'est pas en effet parce qu'il y a la langue qu'il y a des linguistes, car comment pourraient-ils en avoir une notion personnelle s'il n'y avait pas cette machinerie de lalangue ? En continuant sur cette voie on est en prise directe, me semble-t-il, avec ce qu'il en est de la psychose. Dans la psychose, l'étoffe même qui est perturbée, sinon détruite, n'est-ce pas lalangue ?

"Quelque chose qui se passe" : c'est au niveau de lalangue, donc au niveau du dire. Comment avoir accès à ça ? Ce qui permet d'avoir accès à cet ensemble, c'est au niveau de ce qui est souvent le plus méconnu, parce que c'est tellement "là", au niveau de ce que Lacan a appelé le "semblant". Si on dit : par quel bout attraper lalangue ? Comment peut-on prendre ça ? Comment gérer, agencer au niveau du "semblant" ? On peut soutenir que tout est "semblant". Ce n'est pas de la semblance, ce n'est pas de l'ordre de l'imitation, de la ressemblance. Dans l'exercice quotidien de la vie, on est au niveau du semblant. On n'est ni dans le symbolique, ni dans l'imaginaire, ni dans le réel ; bien sûr il y a tout ça à la fois, mais ça ne veut rien dire. Du fait même qu'on passe d'un état à un autre, d'un état de choses à un autre, il y a quelque chose qui est, non pas de l'ordre d'une décision, mais de l'ordre d'un passage. Ce qui justifie : "qu'est-ce qui se passe ?" Qu'est-ce qui détermine le passage d'un état de chose à un autre ? On peut le formuler autrement : qu'est-ce qui fait qu'il y a des variations du dire ? »

## ➤ Langage, langue, parole

La distinction est énorme ! Si on confond langage et langue... tout se mélange... il y a une sorte de fossé, d'abîme entre le domaine de la langue (le domaine de la communauté linguistique. )

Et la langue, avec toutes ces unités distinctives, c'est ce qui permet qu'il y ait de la parole... Mais la parole, c'est infiniment plus riche, que la langue qui est comme un **tableau des possibilités pour qu'il y ait de la parole**.

Mais, il y a un abîme entre la langue et le langage.

Et le langage, c'est le lieu même de l'articulation des signifiants, les **Vorstellungsräpresentanz**.

*Cf. principalement les séances d'avril et mars 2008*

### Jean Oury, « L'analyse institutionnelle », Journée de formation de l'Association des psychologues du centre APREC, Tours, 26 avril 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

« Remettre en question les choses, c'est la base même de l'entrée dans l'analyse institutionnelle.

C'est quoi, l'analyse institutionnelle ? Ce qui est souvent écrasé, c'est ce qu'on appelle en linguistique une double articulation. Pour parler, il faut un certain code, dans une certaine langue, par exemple le français même si on n'a pas le même accent. On se comprend. C'est une unité linguistique, le français. Mais cela ne peut se faire que s'il y a d'une part un code mais que d'autre part le code lui-même soit branché sur ce qu'on appelle le langage et qui est une structure complexe et inatteignable. Il y a là deux niveaux, le niveau de la parole, qui ne peut fonctionner et se faire comprendre que s'il y a un autre niveau. Sur un mode encore plus restreint de linguistique, en phonologie, pour qu'il puisse y avoir des unités syntaxiques, il faut une couche inatteignable qu'on appelle des phonèmes. Ce ne sont pas des petites choses les unes à côté des autres, ce sont des unités de différences, on ne peut pas les chosifier. S'il n'y a pas des tables de phonèmes, on ne pourra pas parler. Cela fera toujours le même murmure. Aujourd'hui j'ai l'impression quand je visite un hôpital, que j'entends toujours le même murmure. Il n'y a pas une double articulation. »

## ➤ Entre la langue et le langage : passerelles

S'il y a une sorte d'abîme entre la langue et le langage, il y a tout de même des passerelles, presque « noétiques », dit **Jean Oury**.

*Définition du terme noétique*  
<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/noetique>

C'est ici que **Jean Oury** va faire appel à une certaine forme de logique, la logique *poétique*...

## [3] La logique poétique

C'est à partir de « l'avancée, on peut dire, assez extraordinaire » de François Tosquelles que **Jean Oury** reprend la question. Et il souligne que c'est un livre écrit en catalan, la langue « native » de **Tosquelles**.

François **Tosquelles**, *Fonction poétique et psychothérapie*, Éres, 2003

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1253>

« N'oublions pas cependant que, dans le fait de parler, il y a toujours d'emblée une production et un travail poétiques de la parole, une sorte de jeu phonétique qui ne se limite, ni aux 'exclamations' que nous poussons, souvent en particulier quand nous travaillons la boue et d'autres objets qui prennent la même valeur fonctionnelle, ni non plus, évidemment, à ce qui constituera souvent, la recherche obstinée de significations cognitives intelligibles, ou la retransmission des 'techniques' que nous avons utilisées pour faire ce que nous faisons.

Il s'agit plutôt d'une sorte de 'grâce' que la parole porte et dont elle fait d'elle-même don des uns aux autres. Le jeu, la grâce et l'expérience vécue maintiennent d'intenses liens dans les formes infantiles du langage. Il se crée ainsi une 'matière poétique'. Cela se passe toujours ainsi, même si peu d'enfants deviennent plus tard des professionnels de la poésie, comme Biel. La majorité des gens oublie ou évite de reproduire le jeu gracieux des paroles, embarqués qu'ils sont dans la production des discours. De toutes manières, il arrive fréquemment qu'avec la crise de la puberté qui repose les problématiques du corps, celles de l'identité propre et de la qualité des relations de l'adolescent avec les autres, l'inquiétude 'poétique' renaisse d'une façon ou d'une autre chez beaucoup de gens :

... "J'avais quatorze ans et deux mois,  
... quand..." – "je découvris... la poésie"

nous dit Biel dès les premiers vers de "In Memoriam".

La fonction poétique du langage ne disparaît jamais tout à fait et nous la trouvons même, si nous la cherchons bien, dans les discours les plus incongrus ou les plus intéressants par leurs effets pratiques, commerciaux ou pédagogiques ; elle s'y branche et s'y relie intérieurement avec les intentions les plus manifestes, elle va et vient par des circuits et des chemins qui vont souvent à contresens de

ce qu'on voulait dire. C'est que, pour résumer, nous ne pouvons oublier que c'est seulement par les chemins de la fonction poétique du langage que continue à se tisser toujours la singularité radicale de chacun. Le métier que nous choisissons peut habiller l'identité de chacun, la renforcer parfois, mais il constitue souvent un simple déguisement : connaître ou reconnaître quelqu'un et évidemment soi-même n'est jamais possible en considérant seulement sa manière d'exercer son travail social, son métier ou sa fonction.

S'il nous faut donc, en ce qui concerne notre métier de psychotérapeute, aider à ce que le sujet singulier qui nous parle retrouve tout au moins quelques unes des coutures décousues ou des déchirures de son identité en question, il nous faudra faire attention aussi bien à ce que les paroles disent ou cachent, ou aux actes volontaires ou involontaires pour insignifiants qu'ils soient, qu'à la fonction poétique qui en fait les relie.» (p.24-25)

## ➤ Les Wesen sauvages

Cela rejoint ce qu'élaborait **Merleau-Ponty** au moment de sa mort, que l'on retrouve dans *Le Visible et l'invisible*, ensemble de textes rassemblés par Claude Lefort et publiés après sa mort.

Maurice **Merleau-Ponty**, *Le Visible et l'invisible* (1964),  
Tel, Gallimard, 1979

[http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli\\_catal/vers\\_detail.pl?numero\\_titre=010006154](http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010006154)

*Une analyse du livre*

<http://www.philagora.net/philo-fac/ponty.htm>

Qu'est-ce qui se passe entre la langue et le langage (est-ce vraiment un abîme ? Est-ce irréductible ?)

Il est question de *Wesen sauvages*, de première et deuxième catégorie.

*Wesen*, en allemand signifiant quelque chose comme l'essence, l'être... pris ni dans la langue ni dans le langage.

*Pour aborder cette question difficile,  
cf. un premier montage de textes de  
Marc Richir et de Maurice Merleau-Ponty,  
séance du 8 mars 2008  
(cf. aussi Françoise Dastur, séance d'octobre 2009)*

Voici d'autres extraits de **Marc Richir**

**Marc Richir, *Méditations phénoménologiques. Phénoménologie et phénoménologie du langage*, Éditions Jérôme Millon, 1992**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/meditationspheno.html>

« Si nous en revenons cependant à l'aporie rencontrée par Fink, il est un point, celui de la possibilité d'essences du pré-être transcendantal, où quelque chose du génie heideggerien peut se montrer très précieux : pourquoi ne pas considérer que cette possibilité, enfermée par la suite dans l'idéalité eidétique, donc pour ainsi dire proto-catégoriale ou proto-eidétique, est à la fois, dans le même moment ou le même mouvement, possibilité ontologique existentielle au sens de Heidegger ? Autrement dit, pourquoi ne pas considérer que l' "essence" – entre guillemets phénoménologiques –, c'est-à-dire le *Wesen*, qui n'est pas un étant ou un état-de choses ontique, se tient en quelque sorte à égale distance du fait ontique (la *Vorhandenheit*) et de l'idéalité eidétique (pareillement *vorhanden* et obtenue par idéation), et est, non pas factuel, mais lui-même *factice* au sens heideggerien ? Pourquoi n'y aurait-il pas *facticité* des *Wesen* au même sens que *facticité* de l'existence ? Pourquoi le "je peux", "je peux" de chair, incarné dans un *Leib*, un corps-de-chair, et non pas pure possibilité intellectuelle, ne serait-il pas un "je peux" ontologique d'exister, et d'exister à la fois le monde et ses *Wesen* qui "esteraient" (*wesen*) au lieu d'être des étants ? Et, plus loin encore, pourquoi la *facticité* du *Wesen*, encore ici, pour nous, *Wesen* de langage entre-aperçu dans la langue, ne serait-elle pas à mettre au compte, finalement, de la *facticité* du sens se faisant chaque fois, dans la *Jeweiligkeit* de sa *Jeseinigkeit*, rencontrant par là la *facticité* de l'ipse ? Avoir indiqué le chemin d'une telle possibilité pour la phénoménologie, s'y être déjà engagé avant d'être interrompu par la mort : tel est, nous semble-t-il, l'apport inestimable et profondément original de Merleau-Ponty, dans *Le visible et l'invisible*, à la phénoménologie, quand bien même sa vie trop brève ne lui a pas permis de lui donner toute sa mesure. Sa démarche était tellement dans la ligne de l'héritage phénoménologique et de ses nécessités qu'elle fait manifestement écho à l'élaboration par Patocka de sa phénoménologie "asubjective" » [p. 345]

« La résolution de l'aporie architectonique rencontrée par Fink se trouve, en fait dans tout *Le visible et l'invisible*, mais expressément dans le chapitre intitulé

"Interrogation et intuition", où Merleau-Ponty reprend en profondeur la question de l'eidétique, de l'opposition du fait et de l'essence. [...] Cette reprise s'effectue explicitement à rebours de la VIe *Méditation* – qui n'est pas citée – puisqu'elle récuse l'idée du "pur spectateur" et réhabilite, à travers la notion de "foi perceptive", l'*Urdoxa* husserlienne en vertu de laquelle nous sommes toujours déjà au monde, en quelque sorte parties prenantes du monde prises elles-mêmes au monde sans possibilité autre qu'imaginaire de nous en retrancher. Cela implique, [...] des différenciations extrêmement subtiles de la "foi perceptive" selon qu'il s'agit, par exemple, de l'expérience pré-langagière [...], de la praxis de la parole opérante, ou de la science dirigée sur des idéalités. Cela implique en tout cas une fantastique et formidable inchoativité de l'expérience de l'être-au-monde... » [p. 346]

« Quand la philosophie cesse de douter comme pour trouver le sol de ce qui, de sa positivité inébranlable, doit faire cesser de douter, quand donc, en fait, "en se détachant des faits et des êtres", c'est-à-dire du plan ontique des aperceptions de la langue, elle pratique l'épochè phénoménologique, en réalité hyperbolique car suspendant la capture de l'*Urdoxa* dans l'étant aperceptif plutôt que l'*Urdoxa* elle-même, elle découvre bien encore des "essences" et des "significations", et les "actes d'idéation" correspondants, mais au lieu de "boucher la vue", de "saturer" les horizons, ces "essences" ou "significations" "ne se suffisent pas"; elles se montrent en porte-à-faux sur ce qui se découvre, en tant qu'elles se montrent "prélevées" ou "abstraites" par l'idéation sur un être brut et sauvage, antérieur à elles, et non coïncident avec elles, qui est, dans nos termes, la sphère d' "être" livrée dans son inchoativité hyper-vélocité et hyper-lente avec la masse phénoménologique du langage phénoménologique : il y existe cependant pour elles des répondants (et non des "correspondants") à l'état sauvage qu'il s'agit précisément de retrouver. Ces "répondants", qui ne sont donc pas du même registre que nos essences ou significations, ne peuvent être que les multiples entre-aperceptions qui colonisent le monde en tant qu'entre-aperceptions de langage : lambeaux de sens et amorces de sens, proto-protentions et proto-rétentions déjà en spatialisation du monde, *Wesen* sauvages de mondes déjà feuilletés par des proto-protentions et des proto-rétentions, et *Wesen* sauvages erratiques, flottant à même le monde en s'en détachant par leur charge d'immémorialité et d'immaturité, c'est-à-dire par leurs réminiscences et



prémonitions transcendantales d'autres mondes à jamais enfouis et pour toujours dérobés. Tout cela, que nous avons dégagé, reste encore confondu chez Merleau-Ponty bien qu'il en eût le très vif pressentiment. C'est qu'il lui manquait encore, sans doute, le passage des possibilités factices d'exister à la transpassibilité mise en évidence par Maldiney. » [p. 348]

## ➔ Dans la logique poétique est en question quelque chose de l'organisation même du langage.

Chez Arthur Rimbaud, *Le bateau ivre*, par exemple : si on est seulement attentif au mot à mot, phrase par phrase, ça ne veut rien dire.

Léo Ferré dit *Le bateau ivre*  
[http://www.dailymotion.com/video/x8ezq\\_l%C3%A9o-ferr%C3%A9-rimbaud-le-bateau-ivre\\_music](http://www.dailymotion.com/video/x8ezq_l%C3%A9o-ferr%C3%A9-rimbaud-le-bateau-ivre_music)  
*Le poème*  
[http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/arthur\\_rimbaud/le\\_bateau\\_ivre.html](http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/arthur_rimbaud/le_bateau_ivre.html)

Ce qui compte, c'est aussi bien les mots que l'agencement des mots, que les intervalles, que le passage d'une strophe à l'autre. Et ça donne quelque chose... et qui passe ! Quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la pure parole mais qui a justement une relance, on peut dire, poétique.

## ➔ Des effets poétiques

Dans une structure institutionnelle, pour qu'il puisse se passer quelque chose, il y a quelque chose de l'ordre de la **Stimmung**, d'une certaine « **dis-position** » (en référence à **Heidegger**)

*Sur la « disposition » (à partir de Heidegger)*  
cf. les séances de **septembre** et octobre 2008

Jean Oury parle d'une certaine « initiative », de ce qui peut se passer d'une façon « éphémère » à l'occasion d'un atelier théâtre ou d'un atelier peinture (« on y vient parce qu'il y a un type qui est intéressant et pas forcément pour la peinture »)

Cette façon d'être dans une certaine « disposition » ...

C'est l'essence même du travail institutionnel qui permet des **effets « poétiques »**, « au sens de reconstruction d'un tissu, qui permette justement cette articulation entre la langue et le langage, pour... tout au moins pour un certain temps... que quelqu'un puisse émerger de son silence ou de sa dissociation ... ça tient, ça tient pas ... d'un lieu à l'autre, ça va tenir — il faut tout remettre ça... des fois, il faut des centaines et des centaines de séances pour... ah ! Ça tient ! Ça prend ! »

C'est un travail au niveau même de la parole, par l'intermédiaire des *Wesen sauvages*...

Jean Oury fait référence à Jacques Lacan (sans parole, pas de langue. Et il ne s'agit pas d'un idéalisme mais d'un matérialisme absolu !)

Il se souvient d'un pensionnaire qui ne parlait pas mais « on sentait qu'il était pas aphasique du tout ». Au bout de six mois, il s'est remis à parler. Il ne savait pas trop expliquer.

« Pour ça, c'est bien d'avoir un arrière-plan, même des petits systèmes, des sortes de boussoles. »

## [4] Hors-temps, logique, structure

« C'est pour ça que je reviens sur le hors-temps, comme étant le lieu... **de pure logique qui permet qu'il puisse y avoir quelque chose qui se construise.** »

## ➔ La structure et le zéro absolu

Pour que ça tienne, pour qu'il y ait une structure, il faut un « **point** » qui ne soit pas pris dans la **suite des nombres**, pas pris dans le **temps**.

*Cf. l'ensemble des prises de notes (Foucault, Deleuze, Stoïciens...)*

Michel **Balat**,  
« La création du zéro et son effet sur la pensée de la structure » (2009)<sup>1</sup>  
<http://balat.fr/spip.php?article647>

« Je voulais précisément évoquer avec (et grâce à) vous ces histoires de structure. Je vous en ai déjà parlé un petit peu. Je vous ai déjà dit que, depuis plusieurs années, j'entendais Jean Oury dire que la structure nécessite un point extérieur, sans quoi il n'y en aurait pas. J'ai été amené à lui dire, qu'en tout cas pour la structure au sens mathématique du terme, ça ne marchait pas. Parce que je n'ai pas d'exemple de cette nécessité pour la structure d'avoir un point extérieur. Je comprends très bien pourquoi il pense comme ça, c'est très clair, mais je ne suis pas sûr que cela soit justifié sur le plan de la structure mathématique. Il y a, pour prendre un exemple, ce qu'on appelle en mathématique la structure de corps, comme le corps des nombres, les nombres réels. On considère l'ensemble des nombres réels comme un groupe, – c'est une notion mathématique particulière –, comme un groupe pour l'addition, avec un élément neutre qui est le zéro. Je ne sais pas si vous voulez des précisions sur ce que c'est qu'un groupe ?... Et puis, il y a un deuxième étage. C'est l'étage de la multiplication. Cette fois-ci, c'est l'ensemble des nombres réels privés du zéro, de l'élément neutre pour l'addition, qui lui, est un groupe pour la multiplication. C'est-à-dire que chaque élément a son inverse. (Pour l'addition, c'est le +/- . Pour la multiplication, c'est l'inverse 1/x.) Or le zéro n'a pas d'inverse. C'est pour ça qu'on est obligé d'exclure le zéro. Je lui faisais alors remarquer qu'effectivement, il devait y avoir quelque chose comme ça, car pour avoir la structure multiplicative dans un corps, il fallait exclure le zéro, c'est-à-dire le mettre à l'extérieur de l'ensemble. Mais la structure de corps elle-même n'exclut pas le zéro. J'ai vu récemment qu'il maintenait ça parce que c'était Sibony qui le lui avait dit. Sibony, c'est un psychanalyste, mathématicien aussi, comme Nasio. Comme je vais voir Oury après demain, j'aimerais profiter de votre présence pour essayer d'élaborer un petit peu plus. »

**Application** dans la vie quotidienne :

Quand la structure n'est pas bien foutue, il n'y a pas de limites (au plan logique – c'est ce que je comprends) et ça justifie les barbelés, les hôpitaux fermés, la contention...

<sup>1</sup>Michel Balat, sera intervenu sur la question la séance suivante (février)

Ce point zéro, ce point neutre, zéro absolu, zéro forclusif ... inaccessible, **Lacan** le place sur la même ligne que le désir inaccessible. (Cf. plus haut)  
Sauf que le désir, chez un schizophrène est très « lointain », « sur une voie de garage » et quelque fois, « on peut le saisir de loin ». [...]

Jean Oury tente des associations pour dire des chose difficiles (*C'est comme ça que je le ressens*)

## ➤ la structure et le désir

Pour qu'il y ait structure, il faut que le désir soit de l'ordre ... d'une « pure... intériorité ». JO parle aussi de « non manifeste »

➤➤ Le « non manifeste du religieux B »

*Cela devient un peu plus clair pour moi lorsqu'il fait référence au religieux A et au religieux B, chez **Kierkegaard**. (Chez les religieux B, la foi ne se voit pas, c'est plus spirituel, plus introjectif, au contraire des religieux A, dans l'ostentatoire, dans les grands gestes)*

**Kierkegaard** : le paradoxe absolu : comprendre qu'on ne peut pas tout comprendre... (« ne pas se poser de questions », dit JO)

*Sur le paradoxe absolu chez **Kierkegaard**  
cf séance du 21 novembre 2007, 21 janvier 2009*

## [5] Le travail vivant, « négatif »

### ➤ Travailler dans l'économie générale

Prendre en considération ce qu'il en est du désir, du transfert, cela ne peut se faire qu'à partir de ce que Marx appelait l'économie générale et pas l'économie restreinte (celle du capitalisme)

Et le travail vivant, c'est justement... quand on rencontre... et les rencontres, c'est quoi ? Ça fait partie de quelque chose de non chiffrable...

*Sur Marx et le travail vivant,  
Cf. l'ensemble des prises de notes*

« Justement, une vraie rencontre, ça se fait pas comme ça, sans quoi c'est pas une rencontre, c'est pas prévisible. C'est par forcément la surprise, — ça c'est bon pour les midinettes ! — une vraie rencontre... **très** peu de chose ... un **trait**... »

## ➤ **Le trait unaire, einziger Zug**

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Trait\\_unaire](http://fr.wikipedia.org/wiki/Trait_unaire)

*Sur le trait unaire, revoir à partir de la séance d'octobre  
mais aussi  
un autre article très clair*

*Maryvonne Lemaire,*

« **einziger Zug et trait unaire dans l'identification** » (2006)

[http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url\\_article=mlemaire150506](http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mlemaire150506)

« Lacan n'a pas élaboré de mathème particulier pour l'identification, mais, dans son retour à Freud, il trouve l'einziger Zug — le trait unique — qu'il traduit par trait unaire. Il s'agit ici de voir comment la toux de Dora, einziger Zug de la seconde identification freudienne, sans cesser pour autant de renvoyer au unifiant et leurrant de l'identification imaginaire, conduit Lacan à l'élaboration du trait unaire de l'identification symbolique. Et inversement, de voir comment le trait unaire permet de revisiter les trois identifications freudiennes par une nouvelle ligne de partage, ligne de partage entre identifications aliénantes et identification constituante. »

Et justement ! Avec les schizophrènes, aux souffrances énormes, il faut faire attention !

>> « Alors, ce que **Gisela Pankow** appelle les "greffes' de transfert" ... pour réparer ... presque, pour essayer de recoudre, même provisoirement, des choses éclatées ... des sortes de destruction... du — matériau — : ça veut rien dire ! Mais de ce qui est de l'ordre, ... on pourrait... très proche, du réel. »

>> « Alors, Bien sûr : le **réel** « **inaccessible** »... sauf...par moments... On peut dire : les **chevaliers du Réel**, c'est les schizophrènes... »

Il ne s'agit pas de les accompagner *la main dans la main* mais permettre qu'ils puissent **centrer** quelque chose d'un ordre... qu'ils puissent **recentrer**... ne serait-ce que pour une heure...

## [6] **La fabrique du soin**

La question du « point de structure », Jean Oury dit que c'est banal, en somme, mais c'est pour ajouter aussitôt que tout ça est d'une grande complexité. Il revient à une dénonciation de la « relation duelle ». La relation duelle, ça n'existe pas !

Il fait allusion que lorsqu'on rencontre quelqu'un (*Je comprends : en consultation*), on rencontre tout un monde (l'oncle, la grand-mère, ...), « si on ne s'en aperçoit pas, c'est qu'on est bigleux ! »)

C'est tout ça qui est à mettre en question pour parler de la fabrique du soin.

## ➤ **Transpassible, transpossibile**

C'est pour cela qu'il a rajouté dans son titre d'intervention à la C.R.I.E.E. :

« **Le transpassible et le transfert** »

*Cf. la séance de septembre 2008*

**HENRI MALDINEY**, « **De la transpassibilité** », *Penser l'homme et la folie*,

**Jérôme Millon**, « **Krisis** », 1991, 2007, p. 263-308.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/penserlhomme.html>

« **Nous sommes passibles de l'imprévisible. C'est cette capacité infinie d'ouverture, de celui qui est là "attendant, attendant, n'attendant rien", comme Nietzsche à Sils Maria, que nous nommons transpassibilité.** » ( p.304)

« En fin de compte, le transpassible, c'est une transcendance, il faut pas avoir peur des mots ! Le transpossibile aussi, c'est une transcendance... »

## ➤ **Les incorporels**

**Jean Oury** dit que ça lui semble très important de brancher le **transpassible** de **Maldiney** avec toute la réflexion stoïcienne des incorporels.

L'événement est un incorporel.

*Sur les incorporels,  
Cf. principalement la séance de septembre 2008*

On voit bien que toutes ces réflexions qui ont une valeur pragmatique : quand on rencontre quelqu'un c'est tout ça qui est en jeu

➔ **Le hors-temps est comme une sorte de point limite pas pris dans le pathique...**

**... pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre de la structure...**

Gilles **Deleuze**, in Gilles Deleuze-Claire Parnet,  
**Dialogues, Champs Essais, 1996.**

[http://editions.flammarion.com/Albums\\_Detail.cfm?ID=20244&levelCode=home](http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=20244&levelCode=home)

« Sur l'*Anti-Œdipe*, sur les machines désirantes, sur ce qu'est un agencement de désir, les forces qu'il mobilise, les dangers qu'il affronte, on nous a prêté beaucoup de bêtises. Elles ne venaient pas de nous. Nous disions que le désir n'est nullement lié à la 'Loi', et ne se définit par aucun manque essentiel. Car c'est cela la véritable idée du prêtre : la loi constituante au cœur du désir, le désir constitué comme manque, la sainte castration, le sujet fendu, la pulsion de mort, l'étrange culture de la mort. Et il en est sans doute ainsi chaque fois qu'on pense le désir comme un pont entre un sujet et un objet : le sujet du désir ne peut être que clivé, et l'objet, d'avance perdu. Ce que nous avons essayé de montrer, au contraire, c'était comment le désir était hors des coordonnées personnologiques et objectales. Il nous semblait que le désir était un processus, et qu'il déroulait un plan de consistance, un champ d'immanence, un 'corps sans organes', comme disait Artaud, parcouru de particules et de flux qui s'échappent des objets comme des sujets... le désir n'est donc pas intérieur à un sujet, pas plus qu'il ne tend vers un objet : il est strictement immanent à un plan auquel il ne préexiste pas, à un plan qu'il faut construire, où des particules s'émettent, des flux se conjuguent. Il n'y a désir que pour autant qu'il y a déploiement d'un tel champ, propagation de tels flux, émission de telles particules. Loin de supposer un sujet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un est dessaisi du pouvoir de dire Je. Loin de tendre vers un objet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un ne cherche ou ne saisit pas plus un objet qu'il ne se saisit comme sujet. On objecte alors qu'un tel désir est tout à fait indéterminé, et qu'il est encore plus pénétré de manque. Mais qui vous fait croire qu'en perdant les coordonnées d'objet et de sujet, vous manquiez quelque chose ? Qui vous pousse à croire que les articles et pronoms indéfinis (un, on), les troisièmes personnes (il, elle), les verbes infinitifs sont le moins du monde indéterminés ? Le plan de consistance ou d'immanence, le corps sans organes, comporte des vides et des déserts. Mais ceux-ci font 'pleinement' partie du désir, loin d'y creuser un manque quelconque. Quelle curieuse confusion, celle du vide avec le manque. Il nous manque vraiment en général une particule d'Orient, un grain de Zen. L'anorexie est peut-être ce dont on a le plus mal parlé, sous l'influence de la psychanalyse notamment : le vide, propre au corps sans organes anorexique, n'a rien à voir

avec un manque, et fait partie de la constitution du champ de désir parcouru de particules et de flux. (p. 107-109)[...]

Il n'y a de désir qu'agencé ou machiné. Vous ne pouvez pas saisir ou concevoir un désir hors d'un agencement déterminé, sur un plan qui ne préexiste pas, mais qui doit lui-même être construit. Que chacun, groupe ou individu, construise le plan d'immanence où il mène sa vie et son entreprise, c'est la seule affaire importante. Hors de ses conditions, vous manquez en effet de quelque chose, mais vous manquez précisément des conditions qui rendent un désir possible.

(p. 115)[...]

« Si vous ligotez quelqu'un, et si vous lui dites "exprime-toi, camarade", il pourra dire tout au plus qu'il ne veut pas être ligoté. Telle est sans doute la seule spontanéité du désir : ne pas vouloir être opprimé, exploité, asservi, assujéti. Mais on n'a jamais fait un désir avec des non-vouloirs. Ne pas vouloir être asservi est une proposition nulle. En revanche tout agencement exprime et fait un désir en construisant le plan qui le rend possible, et, le rendant possible, l'effectue. Le désir n'est pas réservé à des privilégiés ; il n'est pas davantage réservé à la réussite d'une révolution une fois faite. Il est en lui même processus révolutionnaire permanent. Il est constructiviste, pas du tout spontanéiste. Comme tout agencement est collectif, c'est bien vrai que tout désir est l'affaire du peuple, ou une affaire de masses, une affaire moléculaire. » (p. 115-116)[...]

« En parlant de désir, nous ne pensons pas plus au plaisir et à ses fêtes. Certainement le plaisir est agréable, certainement nous y tendons de toutes nos forces. Mais, sous la forme la plus aimable ou la plus indispensable, il vient plutôt interrompre le processus du désir comme constitution d'un champ d'immanence. Rien de plus significatif que l'idée d'un plaisir-décharge ; le plaisir obtenu, on aurait au moins un peu de tranquillité avant que le désir renaisse : il y a beaucoup de haine, ou de peur à l'égard du désir, dans le culte du plaisir. Le plaisir est l'assignation de l'affect, l'affection d'une personne ou d'un sujet, il est le seul moyen pour une personne de "s'y retrouver" dans le processus de désir qui la déborde. Les plaisirs, même les plus artificiels ou les plus vertigineux, ne peuvent être que de re-territorialisation. » [p. 119]

Jean OURY *Le hors-temps*/janvier 2010 (5)

## Spirales

20 janvier 2010

### Le hors-temps

- > Pour démarrer
- > Parler des absents
- > Les annonces

#### > Les annonces (bis)

[premier mouvement] **La fabrique du soin**

- ↗ Le fonctionnement de l'établissement :  
logique dyadique, logique incestueuse
- ↗ Le fonctionnement de l'établissement :  
logique dyadique, comportements de pouvoir obscènes

#### [1] Le hors-temps/la rencontre

→ **Logiquement, il faut être un peu en dehors du temps pour parler du temps.**

#### ARISTOTE STOÏCIENS LACAN

Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*  
Jacques LACAN  
Sigmund FREUD  
Le rêve de la *Traumdeutung* ('Père, ne vois-tu pas que je brûle ?')

→ **une dimension inatteignable qui compte**

#### [2] Le hors-temps/ILe Réel

↗ Le Réel  
Jacques LACAN  
Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*

→ **On est dans une autre logique**

#### [3] La fabrique du soin

↗ La fabrique du pré

Francis PONGE  
Jean OURY

↗ La fabrique du « per »

Patrick CHEMLA

↗ La mise en forme, *Gestaltung*

Henri MALDINEY

#### [4] Le temps logique

↗ L'instant de voir

Jacques LACAN

→ **L'instant de voir n'est pas pris dans l'instant de l'horloge**

↗ Le temps et ses modalités

Henri MALDINEY  
Gustave GUILLAUME

> Le parfait, temps de l'épique, sans chronothèse

> Ceux qui vivent dans le parfait

#### [5] La dimension du pathique

[second mouvement] **Transpassible et transfert**

#### [1] Le diagnostic, le Praecox Gefuhl

RUMKE

↗ La disparité subjective

Jacques LACAN

Séminaire VIII, *Le Transfert*

↗ Le désirant, le désiré, le désirable

Jean OURY

#### [2] Le zéro absolu

→ **Nécessité d'un dehors logique**

↗ La logique forclusive chez Lacan

Jacques LACAN

[remarques 1]

[Le désir vu par les **Marginalistes** et par **GUATTARI/DELEUZE**]

[remarques 2]

[La traduction de 'unzestorbären Wunsch' – désir indestructible]

→ **Le désir est hors-temps**

↗ Greffes de transfert, espace du dire

Jean **OURY**

↗ Langage, langue, parole

↗ Entre la langue et le langage : passerelles

[3] **La logique poétique**

François **TOSQUELLES**

↗ Les *Wesen* sauvages

Maurice **MERLEAU-PONTY**  
Marc **RICHIR**

→ **La logique poétique et l'organisation du langage**

Arthur **RIMBAUD**

↗ Des effets poétiques

>> Stimmung et *disposition*

Martin **HEIDEGGER**

[4] **Hors-temps, logique, structure**

↗ La structure et le zéro absolu

Michel **BALAT**  
**FOUCAULT/DELEUZE**  
**STOÏCIENS**

↗ La structure et le désir

↗ Le « non manifeste » du religieux B

Søren **KIERKEGAARD**

[5] **Le travail vivant, « négatif »**

↗ Travailler dans l'économie générale

Karl **MARX**

↗ Le trait unaire, *einziger Zug*

Sigmund **FREUD**

[6] **La fabrique du soin**

↗ Transpassible, transposable, possibilisation

Henri **MALDINEY**

↗ Les incorporels

**STOÏCIENS**

Jacques **LACAN**

→ **Le hors-temps comme point limite qui permet la structure**